

Yvon Rivard, Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu

Michel Gaulin

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2007). Compte rendu de [Yvon Rivard, Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu]. *Lettres québécoises*, (126), 44–45.



Yvon Rivard, *Personne n'est une île*. Essais, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2006, 264 p., 25,95 \$.

La pensée pour sortir du néant

Deux ouvrages qui se penchent sur les enjeux vitaux du fait littéraire.

Différents dans leur objet, les deux ouvrages réunis ici au hasard d'une même chronique ne s'en prêtent pas moins à un examen en parallèle, grâce à la figure emblématique de Gaston Miron qui leur sert de pont et qui témoigne de façon exemplaire du combat de titan auquel tout écrivain en puissance doit accepter de se livrer avant de trouver sa voix et de pouvoir réaliser pleinement par l'entremise de l'écriture son destin d'homme.

« L'HÉRITAGE DE LA PAUVRETÉ »

« [A]vec la pauvreté natale de ma pensée rocheuse / J'avance en poésie comme un cheval de trait », écrivait jadis Gaston Miron, cité fort à propos par Yvon Rivard (p. 131) pour illustrer l'argument central de son recueil d'essais, argument selon lequel toute entreprise réussie d'écriture suppose d'abord un dépassement souvent pénible de la pauvreté morale dans laquelle se débat initialement la conscience avant de trouver son salut dans le sentiment salvateur d'une communauté de pensée avec d'autres esprits dont la pensée aura éclairé sa nuit de l'âme. D'où le titre retenu par Rivard pour son recueil, *Personne n'est une île*, aphorisme emprunté à la Méditation xvii du prédicateur et poète métaphysique anglais John Donne (1573-1621), « *No man is an island* ».

Dans la première partie de son ouvrage, Rivard évoque, sur un mode à caractère vaguement autobiographique, son propre parcours d'intellectuel, à partir de ses origines modestes, à la campagne, origines qui lui ont tout de même donné, grâce à l'école, le désir d'un dépassement de soi qui, avec le temps, l'a aidé à se forger progressivement un moi « qu'a éveillé, ébranlé, divisé, apaisé tel livre, telle phrase ou telle pensée » (p. 30). Aussi a-t-il peu de sympathie pour l'inconscience de la génération décrite par François Ricard dans son essai *La génération lyrique*, ou par Denys Arcand dans *Le déclin de l'empire américain*, génération qui, à ses yeux, « détourné à ses propres fins ce qu'elle avait reçu à sa naissance : la lumière, la légèreté du monde, la force du recommencement » (p. 64). À l'inconscience de cette génération, Rivard oppose quant à lui une vision de l'écriture (et sans doute aussi de la vie) comme « un mouvement de la pensée qui nous distingue enfin du néant » (p. 46), processus dont il trouve un bel exemple tant chez le protagoniste éponyme des *Cabiers de Malte Laurids Brigge*, de Rilke, que chez Théodore, le narrateur de la première œuvre de fiction de Jean Éthier-Blais, *Mater Europa*, œuvres entre lesquelles il établit un remarquable parallèle sous l'angle de l'élaboration d'une conscience du monde et de soi.

Selon les individus, pareille émancipation ne s'accomplit pas nécessairement sans d'intenses tourments dont les protagonistes ne sortent pas toujours indemnes. Aussi le cœur du livre d'Yvon Rivard me paraît-il se situer dans les trois cas de figure qu'il présente comme exemplaires de la lutte, chez l'écrivain toujours en devenir, contre la pauvreté originelle : Saint-Denys Garneau, Jacques Brault et Gaston Miron. Dans le cas du premier, Rivard voit « un mauvais pauvre, c'est-à-dire un écrivain qui ne peut trouver dans la littérature ni le baume de la beauté ni le réconfort d'une vocation



sacrificielle » (p. 82). Dilemme qui réduira le poète à déclarer à sa mère à deux reprises, en l'espace de quelques lignes, dans une lettre qu'il lui adressait de Paris en juillet 1937, à l'occasion de son voyage avorté en Europe, « [J]e suis fini » (voir p. 130), sentiment qu'exprimera dans son journal, exactement dans les mêmes termes, presque vingt-cinq ans plus tard, en 1961, depuis Paris lui aussi, Hubert Aquin (p. 132). Et pourtant, malgré cet échec apparent qui confine ultimement au silence, il faut, selon Rivard, lire Saint-Denys Garneau « précisément parce qu'il ne répond à aucune attente du lecteur qui veut se voir confirmer tantôt dans son statut de vivant, tantôt dans son statut de mortel » (p. 83). Saint-Denys Garneau est le pauvre pour lequel tout compromis est moralement inacceptable.

La poésie de Brault, quant à elle, malgré toutes les difficultés qu'elle peut parfois éprouver à s'exprimer, serait une poésie qui, selon Rivard, renonçant à tout « sublimisme », se laisse patiemment porter par la réalité, une poésie qui peut à l'occasion donner l'impression d'être retournée contre elle-même et qui ne se refuse pas à donner ici et là l'impression

qu'elle dérape. Une poésie qui, selon l'expression de saint Jean de la Croix, « voir dormir l'amour », sait « résister à la tentation d'écrire encore quand le silence parle » (p. 95). Aux yeux de Rivard, cette poésie « ne procède pas d'une quelconque esthétique du manque ou d'une philosophie du désespoir, mais d'une éthique amoureuse », qui permet de vivre et d'aimer

avec la musique discordante de l'avant et de l'après, [de] chercher fébrilement un chemin qui les relierait comme une cause à son effet et [de] s'abandonner, dans l'hébétéude puis l'émerveillement, à l'étrangeté de cette autre nuit à la fois opaque et lumineuse qui commence là où s'arrête le chemin. (p. 96-97)

La réflexion de Rivard sur Miron, par ailleurs, s'est engagée à partir d'une question que le poète lui a posée un jour, voulant savoir s'il écrivait « encore de grands romans métaphysiques » (p. 101), et qui allait déclencher chez lui « la question avec laquelle [il] allai[t] [s]e débattre toute [s]a vie : comment faire en sorte qu'écrire, penser [...] ne soit pas une fuite, une façon facile et élégante de s'abstraire de l'humaine condition pour ne pas avoir à mourir? » (*ibid.*). Né comme Miron dans des conditions modestes, Rivard s'est longuement demandé pourquoi il n'avait pas eu, lui, à payer le prix que Miron avait eu à payer pour parvenir « au pays lumineux de [s]on être » (p. 103). La réponse se trouverait, chez Miron, au delà de la maladie et de la pauvreté qui avaient affligé son enfance (tracas auxquels a échappé Rivard), dans la découverte de sa condition d'homme aliéné qui allait lui ouvrir la porte d'un long processus d'incarnation ou de transmutation, véritable seconde naissance qui devait conduire, chez lui, à la reconquête du pays natal. Rivard explique cette transformation en s'appuyant en partie sur Hermann Broch, pour qui « [l]a tâche du poète est la mise à nu du divin, c'est-à-dire la découverte du secret de la réalité, le secret de la correspondance réciproque de la réalité du Moi et de la réalité du monde » (citation, p. 109).

Intitulée « L'art de mourir », la dernière partie de l'ouvrage regroupe, quant à elle, des textes plus circonstanciels, de même que certains textes axés davantage sur la théorie de la littérature, peut-être d'un accès moins facile pour le lecteur moyen. Mais je m'empresserai, en conclusion, de signaler la belle tenue d'ensemble de ce recueil, où sont convoqués, tout à la fois, des grands noms de la littérature occidentale (Hermann Broch et Rilke, déjà nommés, mais aussi Virginia Woolf, Peter Handke, Maurice Blanchot, René Girard, Denis de Rougemont), avec lesquels Rivard n'a cessé d'entretenir, au cours des années, un dialogue substantiel jetant une lumière révélatrice sur le texte qui clôt le recueil et qui résume excellemment, à mon avis, la préoccupation essentielle de l'essayiste distingué qu'est Yvon Rivard : « Pourquoi penser? »

☆☆ 1/2

Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu (dir.), avec la collaboration de Catherine Morency, *Au-delà de l'homme rapaillé: Poèmes épars*, Québec, Nota bene, coll. « Séminaires », 2006, 200 p., 19,95 \$.

Miron: le dialogue des générations

Hélas, tout n'est pas de la même valeur !

Au-delà de l'homme rapaillé: *Poèmes épars* est issu d'un colloque tenu au printemps 2004, à l'occasion du congrès de l'Association francophone pour le savoir (ACFAS). L'invitation adressée aux participants visait, au dire des deux directeurs de rédaction, à interroger l'œuvre centrale de Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, à la lumière des *Poèmes épars*, parus l'année précédente (2003) et regroupant des textes du poète écrits entre 1978 et 1994. L'intention de départ du colloque « visait à faire dialoguer de plus jeunes lecteurs de Miron avec ses plus fidèles commentateurs » et à susciter par là un « dialogue de générations » (p. 9).



Force est bien de constater, hélas, que tout n'est pas de la même encre et de la même valeur dans ce collectif. Dans leur ensemble, les textes des jeunes chercheurs (dont certains, réviseurs nonobstant, paraissent ne savoir ni orthographier correctement le mot « révérenciel » ni connaître le genre du mot « épitaphe ») portent sans discussion aux nues ces textes inachevés, souvent réduits à des bribes, et convoquent à l'appui de leurs interprétations fuligineuses de grands noms (Célan, Lévinas, Char, Heidegger) comme pour mieux masquer la faiblesse critique de leur propos, qui menace à tout moment de sombrer dans le psittacisme.

Survivent heureusement à ce désastre les contributions de chercheurs renommés et expérimentés: celle de Pierre Ouellet, par exemple, qui s'attache avec finesse à définir le mouvement du désir mironien dans une étude consacrée à l'espace-temps de l'amour dans les *Poèmes épars*, celle encore d'Yvon Rivard qui reprend presque mot pour mot, sous le titre, cette fois-ci, de « Les deux chevaux », une partie du texte intitulé « Miron et la métaphysique », paru dans son recueil *Personne n'est une île*, recensé ci-dessus. C'est par ailleurs à des critiques chevronnés tels Gilles Marcotte et André Brochu qu'allait revenir la tâche de faire la juste part des choses en ce qui concerne la valeur véritablement littéraire de ces poèmes épars. Marcotte, pour sa part, avouait avoir eu des doutes à la première lecture de ces textes, mais en être venu à la conclusion, après réflexion, que malgré des fautes et des faiblesses, ils étaient « pour l'essentiel [...] indiscutablement des poèmes de Miron » (p. 155) et qu'à ce titre ils méritaient publication. Brochu, quant à lui, affirmait ne pas estimer qu'à force d'être figiolés, ils auraient pu « atteindre la même densité que les meilleurs textes de *L'homme rapaillé* », et jugeait qu'ils représentaient « une réussite d'un autre ordre, plus modeste, parce qu'ils sont moins porteurs de totalité, signifient dans moins de directions simultanées, individuelles et collectives » (p. 166-167).

les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

no 119

AVRIL 2007



René Major
Chantal Talagrand
Georges Leroux
Salah Stétié
André Major
Gilles Pellerin
Guy Beausoleil
Denise Desautels

✂ En vente dans toutes les librairies. Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS) :

- | | |
|--|-------|
| <input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DU CANADA | 25 \$ |
| <input type="checkbox"/> INSTITUTIONS | 35 \$ |
| <input type="checkbox"/> RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER | 35 \$ |

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :



les écrits

Case postale 87, Succursale Place du Parc
Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : (514) 499-2836
Télécopieur : (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca